

L'expérience maçonnique

Jean-Charles Auque*

LA franc-maçonnerie est un véritable réservoir à fantasmes – et à « unes » pour un certain nombre de magazines hebdomadaires. Il ne s'agit pas ici de les alimenter, de revenir sur les « réseaux » ou le « pouvoir des francs-maçons » mais de s'intéresser à la manière dont la franc-maçonnerie est vécue de l'intérieur, par ceux qui s'y engagent non pour trouver des relations, non pour accélérer leur ascension, mais pour autre chose. Que cherchent les francs-maçons « de base » ? Au-delà des rites, souvent décrits, de l'initiation, souvent mythifiée, la franc-maçonnerie, héritière de traditions qui peuvent sembler contradictoires, continue cependant à donner à certains un cadre où s'exprimer. La fraternité, le respect, la tradition ouvrent-ils sur une dimension spirituelle ? C'est ce que cet article cherche à expliquer.

Esprit

Lorsqu'un tout premier dialogue s'instaure sur le thème de la franc-maçonnerie entre un « frère » et quelqu'un qui n'en est pas, il est fréquent que plane sur la conversation la suspicion entretenue régulièrement par la presse concernant le « pouvoir des francs-maçons ». Comment le non-initié n'aurait-il pas en tête une telle réserve, même s'il ne veut pas prêter l'oreille aux théories du complot, alors qu'il ne se passe pas une année sans qu'un hebdomadaire fasse sa « une » sur ce sujet rebattu ? Si, en outre, notre

* Pseudonyme d'un franc-maçon du Grand Orient de France (qui n'engage que lui-même dans ce texte).

non-initié a repéré ici et là le parcours de tel Grand Maître qui s'est empressé, sitôt libéré de ce titre trop voyant, de le faire fructifier dans les sphères politiques ou privées, s'il a eu vent de telle ou telle sale affaire, sur la Côte d'Azur ou ailleurs, dans laquelle la confusion est patente entre le monde des loges et les pouvoirs administratifs, politiques et/ou économiques, nul doute qu'il aura une idée assez dégradée de la franc-maçonnerie. Inutile, alors, de vouloir nuancer son jugement en lui expliquant que telle obédience est particulièrement concernée depuis une quinzaine d'années et fait indûment du tort aux autres ; qu'il n'y a pas plus de vote maçonnique qu'il n'y a de vote juif ; que les politiques se leurrent presque toujours en cherchant à établir des liens avec ce qu'ils considèrent comme un groupe de pression à amadouer... Le fantasme peut être déconstruit, il n'en reste pas moins qu'il est régulièrement entretenu par quelques faits gênants.

Mieux vaut, à mon sens, aller directement à l'essentiel, et affirmer que *l'essentiel se passe en loge*. Sur les 150 000 francs-maçons environ que compte notre pays, quelques dizaines, quelques centaines tout au plus sont concernés par les fonctions de gouvernance. Qu'est-ce qui fait donc courir les autres, tous les autres, ceux que l'on pourrait appeler les francs-maçons « de base » ? En général, ils s'intéressent fort peu aux polémiques ou conflits de personnes sévissant parfois (parfois seulement) dans les « convents », c'est-à-dire les assemblées représentatives annuelles. Et souvent ils ne connaissent même pas le nom du Grand Maître ou de la Grande Maîtresse de leur propre obédience ! Ce qui les retient, ce qui les anime, c'est la richesse singulière de la vie de leur loge. Et que se passe-t-il donc en loge ? Difficile à résumer, car ce qu'y vivent les maçons ne relève pas des critères communs pour définir les groupements associatifs, religieux, politiques, philanthropiques, etc. Par exemple, il y a manifestement du « sacré » dans le temple maçonnique, mais ce n'est pas celui des religions ; il y a évidemment un héritage philosophique partagé, mais ici le rationalisme des Lumières côtoie étrangement une tradition initiatique et une symbolique venues du fond des âges ; il y a aussi un humanisme social et politique affirmé, mais, même au Grand Orient, où cette dimension est la plus voyante, elle ne se départit jamais d'un cheminement intérieur de l'individu à travers le partage, cheminement vers une sagesse, voire une spiritualité... y compris pour les plus laïcs.

Un « sacré » non violent

Dès lors que l'on parle de temple, d'initiation, de profanes (les non-initiés), etc., il va de soi que les rites régissant la vie maçonnique relèvent d'une dimension sacrée. Mais comment la définir, sachant que par ailleurs les maçons ont eu, dans l'histoire de notre pays (beaucoup plus d'ailleurs que dans les pays anglo-saxons) un rôle important dans le mouvement de sécularisation de la société, et dans les combats pour la laïcité ? Pour y voir un peu plus clair, il faut, je crois, se référer aux deux définitions qu'Émile Durkheim a données du sacré : dans *les Formes élémentaires de la vie religieuse*¹, il définit tout d'abord l'espace sacré comme un lieu délimité et isolé, protégé de l'extérieur par un interdit. Mais, à côté de cette définition minimale, il en développe une autre, plus forte, plus chargée, où le sacré est compris comme le lieu de la manifestation des « puissances supérieures ». En général, ces deux définitions se rejoignent et se superposent dans les pratiques spirituelles traditionnelles, mais la franc-maçonnerie semble être, de ce point de vue, une exception.

Certes, le temple maçonnique peut être qualifié de sacré en tant qu'il est protégé des interférences avec le monde : tel est le sens symbolique de ces « métaux » que le maçon est censé avoir déposés à l'extérieur, sur le « parvis du temple », et qui représentent les fonctions sociales et autres déterminismes empêchant une expression libre et égalitaire. Tel est aussi le sens du fameux secret maçonnique, qui interdit de divulguer quoi que ce soit de ce qui a pu se passer dans une « tenue » (assemblée rituelle). Le temple est donc bien un lieu clos, qui répond à la première définition du sacré par Durkheim. Mais il n'est pas sacré au sens où il serait habité par une force irrationnelle comparable au *mana* des religions dites archaïques, au *wakan* des tribus d'Amérique du Nord, ou encore à la *Présence réelle* du catholicisme traditionnel. Même dans les rites de type déiste où l'on se réunit « sous les auspices du Grand Architecte de l'Univers », celui-ci relève plutôt du vocabulaire symbolique, il est comme un cousin du Grand Horloger de Voltaire, une sorte d'Origine mythique qui n'impose à l'assemblée aucune verticalité.

1. Émile Durkheim, *les Formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

On pourrait même aller plus loin, jusqu'à affirmer que le temple maçonnique est sacré en un sens inverse à celui des religions. L'individu ne s'y trouve pas en présence d'une Puissance à la fois terrifiante et fascinante (le *mysterium tremendum et fascinans* de Rudolf Otto²) qui aurait pour effet de le réduire au silence. Emmanuel Levinas, on le sait, se méfiait de ce genre de spiritualité qui laisse l'homme sans voix face aux « puissances supérieures ». Le caractère sacré de la tenue maçonnique a au contraire pour fonction de réunir les conditions d'une parole libre et partagée de façon égalitaire : le rite invite à une lenteur et à une concentration dans l'écoute de l'autre ; l'opinion des participants est sans cesse sollicitée ; les règles de prise de parole interdisent d'interpeller un « frère » et *a fortiori* de lui couper la parole – on s'adresse à la fois au « vénérable » qui préside et à tous les présents, mais jamais directement au précédent intervenant... Bref, toutes les conditions se conjuguent pour que chacun se trouve libre et disponible. Libre de sa parole, qui en dehors des normes rituelles est absolument sans contrainte ; et disponible pour écouter l'autre, en partant du principe qu'il y a toujours quelque chose à apprendre de lui, même en cas de ferme contradiction. La première richesse de la franc-maçonnerie réside donc dans cet apprentissage de l'écoute et du partage. Paradoxalement, si elle relève du sacré, c'est dans une acception tellement particulière qu'elle tend à démentir l'assertion de René Girard : « Le sacré, c'est la violence. »

Personnellement, j'ai eu maintes fois l'occasion de constater l'effectivité – et la fécondité – de tels principes méthodologiques. Il m'est arrivé de porter une parole dissidente, voire dérangeante dans une assemblée dont la majorité ne partageait pas mes points de vue. Il se trouve que je suis catholique dans une loge du Grand Orient de France, mais ce n'est pas en cela qu'il pourrait y avoir friction, car on ne vient pas en loge en arborant ses convictions politiques ou religieuses. Les contradictions sont plutôt de l'ordre du heurt des sensibilités singulières, et, par exemple, j'aime bien dénoncer parfois les facilités d'un certain progressisme bien-pensant. Or, en affirmant ainsi un point de vue minoritaire, je peux dire que jamais je n'ai fait l'objet d'un quelconque procès d'intention. Non seulement j'ai été écouté jusqu'au bout, mais je me suis vu ensuite salué et même remercié par ceux qui avaient exprimé un avis contraire. Non pas qu'ils aient été forcément convaincus par

2. Rudolf Otto, *le Sacré*, Paris, Payot, 1995.

mes arguments, mais ils m'étaient reconnaissants de leur avoir donné à penser par ma différence. Ils incarnaient alors la fameuse citation de Saint-Exupéry, extraite de *Citadelle*³ et gravée en grandes lettres au siège du Grand Orient de France : « Si tu diffères de moi, mon frère, loin de me léser, tu m'enrichis. » En de telles occasions me revenait à l'esprit la définition que donnait le philosophe Éric Weil de la violence : « Il y a violence dès lors que je ne fais pas participer l'autre à l'élaboration de mon propre discours⁴. » En ce sens, la franc-maçonnerie est une école de non-violence, instituant un espace où chacun accepte de se laisser pénétrer par la parole de l'autre.

Progressisme et tradition

Un autre paradoxe de la franc-maçonnerie réside dans le fait qu'elle se situe au confluent de deux courants *a priori* antagonistes : par son histoire, qui s'enracine dans le siècle des Philosophes, elle est porteuse d'un progressisme congénital issu des Lumières – même les loges les plus « spiritualistes » s'en revendiquent ; mais dès le début, elle a assorti ce fonds philosophique de pratiques rituelles faisant appel à une mythologie ancestrale, ou prétendue telle. Ce n'est pas le lieu ici de discuter du bien-fondé de cette mythologie : peu importe que la « maçonnerie spéculative » née au début du XVIII^e siècle soit en continuité réelle ou seulement légendaire avec une « maçonnerie opérative » s'enracinant dans le savoir-faire des bâtisseurs de cathédrale ; peu importe que la généalogie de certains rites et symboles remonte effectivement à la nuit des temps (Égypte ancienne, Temple de Salomon, etc.) ou qu'une telle prétention relève du conte ésotérique. Ce qui est bien réel, c'est qu'aujourd'hui la franc-maçonnerie française est un étrange amalgame de modernité issue des idéaux de la Révolution, et de traditions initiatiques venues d'un autre système de pensée.

Ce qui n'est pas sans conséquences. Prenons par exemple la devise républicaine que les francs-maçons français ont faite leur à partir du milieu du XIX^e siècle, « Liberté, Égalité, Fraternité », et voyons comment est décliné ce triptyque dans la vie maçonnique.

Le premier terme, Liberté, est bien incarné dans les loges, où une liberté absolue de conscience est reconnue à chaque membre.

3. Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000.

4. Éric Weil, *Logique de la philosophie*, Paris, Vrin, 1974.

La liberté d'expression y règne aussi, certes, mais le caractère rituel de la tenue l'encadre dans des règles formelles qui peuvent paraître très contraignantes. Parce qu'elle a pour vocation une élévation de chacun, l'expression libre s'oblige ici à employer un certain vocabulaire symbolique, s'oblige aussi à une distribution de la parole très réglementée, s'oblige enfin à exclure certains contenus (proprement politiques ou religieux, par exemple) qui seraient susceptibles de déclencher les passions ou de favoriser les rapports de force. Il y a donc bien débat libre et démocratique sur les sujets abordés, mais dans une atmosphère tout autre que celle des débats publics auxquels les mêmes hommes et femmes peuvent participer dans la société.

En outre, sitôt sorti du temple, le franc-maçon est tenu de respecter sa promesse de secret. Voilà donc une autre autolimitation de sa liberté de parole, si mal perçue en général par les non-maçons, et qui n'est compréhensible que par le caractère initiatique de l'ordre maçonnique. De quoi s'agit-il en fait ? Il faut d'abord prêter peu d'attention au secret des rites, puisque, de toute façon, leur déroulement a été depuis longtemps divulgué par toute une littérature aisément disponible en librairies. Quant au secret qui concerne l'appartenance, rappelons qu'il ne concerne que les autres maçons et relève d'une simple prudence fondée sur l'expérience : chacun peut se dévoiler comme il l'entend à qui bon lui semble, mais doit respecter la volonté de discrétion de ceux de ses frères qui estiment que l'étiquette de francs-maçons pourrait leur porter préjudice. L'histoire a montré – en dehors même des terribles persécutions sous le régime de Vichy – que de telles préventions ne relèvent pas de la paranoïa, tant peut être fort le poids des préjugés. Mais le véritable secret maçonnique se situe au-delà de cette règle de précaution. Il s'explique par l'indicibilité de l'expérience initiatique. Si le franc-maçon s'oblige à ne rien en dire, c'est parce qu'il sait que toute parole trahirait l'essentiel en voulant le traduire. Ce que je fais ici en évoquant l'expérience vécue en loge ne vise qu'à dissiper quelques malentendus, non pas à « dévoiler » la vie maçonnique. Le voudrais-je que la tâche serait impossible, car on ne dévoile pas des processus de transformation intérieure, des moments inoubliables de communion, des sentiments furtifs d'élévation, des amitiés salvatrices... toutes choses qui font qu'une vie de société peut être dite initiatique. Quand j'ai promis de me taire sur le sujet, je n'aliénais pas fondamentalement ma liberté, je reconnaissais simplement que ce sujet est incommunicable.

On pourrait faire le même constat pour le principe d'Égalité que pour celui de Liberté. Les francs-maçons y sont attachés en tant qu'héritiers des Lumières, et c'est un fait qu'ils ont milité de tout temps contre l'esclavage (Victor Schœlcher), pour l'accès égalitaire à l'éducation (Jules Ferry, Jean Zay), pour le droit des femmes (Pierre Simon), etc. Comme il est vrai que le milieu franc-maçon fut le creuset privilégié de la socialisation des juifs et des protestants dans une société majoritairement catholique où ceux-ci étaient discriminés. Le tableau d'honneur de la franc-maçonnerie sur ce point n'est plus à faire, mais... que se passe-t-il en loge ? L'apprenti n'a pas droit à la parole en tenue, il doit se contenter d'écouter sauf si le « vénérable » le sollicite exceptionnellement ; les apprentis et compagnons doivent parfois sortir sur le parvis du temple lors de certaines décisions qui ne peuvent se prendre qu'entre maîtres ; les uns et les autres n'ont pas droit aux mêmes tabliers et autres « décors »... Bref, la sacro-sainte égalité est en apparence mise à mal dans le quotidien de la vie en loge. En apparence seulement, car le principe est clair : du jour de son initiation, tout franc-maçon est l'égal de ses frères, et les fonctions particulières que peuvent exercer certains d'entre eux (fonctions qui sont toutes électives et temporaires) ne leur confèrent aucune dignité supplémentaire. Cette égalité de principe est symbolisée par le tutoiement, que le tout nouvel apprenti peut pratiquer aussi bien avec les très anciens maçons qu'avec le Grand Maître de son obédience.

Mais il n'en reste pas moins que la franc-maçonnerie est une société « progressive ». Ses membres sont égaux, mais pas comme peuvent l'être les adhérents d'une association, les usagers d'une institution publique, ou les membres d'un parti. Ils se vivent comme devant suivre une progression qui va de la « naissance » que représente l'initiation jusqu'à la maturité, en passant par les trois « degrés » d'apprenti, de compagnon et de maître. Il existe donc une tension subtile entre l'égalité proclamée, et défendue historiquement dans la République par les milieux francs-maçons, et le caractère « progressif » de leurs traditions symboliques. La meilleure illustration de cette douce ambiguïté est l'adjectif anglais *progressive*, présent dans les premières constitutions maçonniques, et qui peut se traduire en français aussi bien par « progressif » que par « progressiste »... Parfois, les francs-maçons ont bien du mal à tenir les deux bouts de cette polysémie, comme on l'a vu, par exemple, dans les polémiques de ces dernières années sur l'initiation des femmes au Grand Orient : certains arguaient du caractère initiatique

de la franc-maçonnerie pour la refuser, puisque le corps sexué est impliqué dans les « épreuves » de l'initiation – et il est vrai que les sociétés initiatiques dans toutes les cultures historiques ont toujours été sexuellement ségréguées ; d'autres considéraient (comme le pensent d'ailleurs souvent les non-maçons) qu'il était aberrant qu'une telle « inégalité » demeurât comme une tache dans cette obéissance progressiste. La solution finalement adoptée (chaque loge décidera souverainement de sa pratique) sanctionnait le pluralisme constaté des sensibilités.

Qu'est-ce qu'un « frère » ?

Liberté, Égalité... qu'en est-il donc de la Fraternité au sens maçonnique ? Qu'est-ce, au fond, que la fraternité ? En général, lorsque les hommes s'appellent « frères » sans être biologiquement du même sang, c'est qu'ils se sont inventé une ascendance symbolique commune, pour légitimer, pour fonder sur le plan mythique un sentiment d'identité collective. Ainsi, les chrétiens se sont dits frères en référence au Dieu biblique qui a pris, dans la prédication de Jésus, le caractère essentiel de « père », les musulmans s'appellent frères entre eux en référence à Abraham, etc. On pourrait ainsi expliquer la fraternité des maçons par la filiation mythique qui les relie au personnage biblique d'Hiram, maître d'œuvre du temple de Salomon. Mais gloser sur ce symbolisme ne nous avancerait pas beaucoup. Pour le non-maçon, le plus souvent, ce ne sont là que des mots, de jolis noms pour désigner une sorte de contrat ambigu unissant quelques élus qui se reconnaissent par des signes déterminés et qui ont décidé, au-delà des distances et des distinctions habituelles de la société, de s'entraider et de se tenir les coudes. Et effectivement, il faut bien reconnaître qu'il y a un problème avec ce mot de fraternité. Si la simple présomption d'une communauté de pensée induit automatiquement un lien qui devrait se manifester par un devoir de solidarité, on voit bien à quelles dérives une telle vision peut aboutir. L'affairisme, l'arrivisme, le petit jeu des renvois d'ascenseur, l'esprit de clan peuvent se cacher alors derrière une prétendue parenté intellectuelle, derrière le mythe d'un humanisme partagé. Et ils n'en sont alors que plus pervers – le vice n'est jamais aussi vicieux que lorsqu'il se pare des atours de la bonne conscience.

De telles déviations ont toujours existé, dans la franc-maçonnerie comme dans d'autres types d'associations. L'élément du secret

ajoute ici une dimension propre à alimenter toutes les suspicions, et l'on sait que la presse se complaît à mettre en scène régulièrement ces fantasmes de réseaux occultes et de collusions politico-économiques – fantasmes, oui, mais il faut bien admettre que, plus d'une fois, il y a eu au moins une part de vrai dans ces allégations. Même s'il sait que cette face honteuse de la fraternité demeure ultraminoritaire, le franc-maçon « de base » en est toujours meurtri. Il a beau se répéter qu'il n'a que faire de ces quelques moutons noirs de la franc-maçonnerie, il n'en est pas moins blessé par le dévoilement de cette fraternité qui représente pour lui un idéal. Alors il se dit que, définitivement, *l'essentiel se passe en loge*, dans cet espace et ce temps suspendus que représente la tenue, c'est-à-dire la réunion rituelle. C'est pourquoi il voit d'un mauvais œil ce qu'on appelle les « fraternelles », ces réseaux de francs-maçons issus de diverses obédiences, et réunis par affinités socioprofessionnelles : leurs assemblées n'étant pas rituelles, elles ne méritent pas le qualificatif de maçonniques, d'autant que le principe même d'un regroupement par affinités sociales est contraire à l'universalisme maçonnique.

En vérité, dans le quotidien de l'immense majorité des francs-maçons, le lien fraternel n'est pas clanique, fondé sur l'intérêt et la complaisance mutuels, mais initiatique, c'est-à-dire fondé sur l'expérience commune d'une « mort » et d'une « renaissance ». Le maçon a vécu symboliquement ce passage le jour de son initiation, et reconnaît comme frères ceux qui ont connu la même traversée. Ce ressenti lié à l'initiation est bien réel, à tel point que ceux qui ont vécu cet événement le même jour s'appellent entre eux : « jumeaux ». Il est le ciment de la cohésion des francs-maçons par-delà les distinctions, voire les clivages de leurs obédiences. Il y a là l'affirmation d'un acquis, d'un lien noué pour la vie. Et dans le même temps le mot est porteur d'un programme, celui d'un travail continu d'approfondissement, à la fois personnel et collectif, à la fois intérieur à chacun et dialogal. Appeler un autre homme son frère, si l'on prend la chose au sérieux, c'est d'une certaine manière faire abandon de la toute-puissance de son propre désir. C'est lui signifier que l'on est prêt non seulement à l'accepter tel qu'il est (ce qui ne serait que de la simple tolérance), mais aussi à le faire participer à notre être et à notre propre progression.

La loge est précisément un lieu où chacun peut faire l'apprentissage de cette interpénétration des diversités. On y côtoie des personnes qui peuvent être très éloignées de soi sur le plan des

opinions politiques, des idées philosophiques et religieuses, des savoirs et des savoir-faire, des mœurs culturelles, sexuelles, etc. Ne surestimons pas l'amplitude de ces différences – dans la réalité, il y a très peu d'ouvriers et d'employés, très peu d'Africains ou de Maghrébins dans les loges françaises. Mais le champ est tout de même relativement large, suffisamment pour que chacun côtoie des personnalités qu'il n'aurait jamais rencontrées ailleurs, ou dont il n'aurait jamais pensé qu'elles auraient pu l'intéresser. Et ce qui est le plus significatif, c'est que ces différences sociales ou autres demeurent tout à fait secondaires dans la relation de frère à frère. Il arrive même souvent (notamment dans les loges nombreuses, comme c'est le cas pour la mienne) que la fonction professionnelle de tel ou tel vous demeure assez longtemps inconnue : vous avez pourtant vécu avec lui des moments forts, voire inoubliables, au cours des tenues, mais cette relation se situe à un niveau d'humanité que l'on pourrait dire nue, dans une tentative de se débarrasser de tous les déterminismes, de tous les masques sociaux. De sorte que vous n'avez même pas eu l'idée de lui demander ce qu'il faisait dans le monde. L'occasion pourra se présenter un jour, lors des « agapes » qui suivent les tenues, ou lors d'autres réunions, mais la fraternité maçonnique peut très bien se passer de ce genre de précision – et personnellement, je dois dire que je l'éprouve alors comme particulièrement délicieuse. Elle peut tout aussi bien être l'occasion d'amitiés durables, voire quasi familiales, mais ceci est une autre histoire, non proprement maçonnique, une histoire d'affinités personnelles comme tout un chacun, maçon ou non, peut avoir la chance d'en vivre.



Au terme de ce survol, et puisque j'ai évoqué au détour d'une phrase mon appartenance catholique (qui est d'ailleurs assortie, je l'avoue, d'une pratique très irrégulière), que dire de celle-ci en contexte maçonnique ? D'abord qu'elle n'a jamais posé aucune sorte de problème, ni à mes « frères », comme je l'ai dit plus haut, ni à moi-même. Historiquement, la franc-maçonnerie a été créée par des chrétiens pour être le « centre de l'union », ce qui à l'époque signifiait notamment (sinon essentiellement) l'union entre protestants et catholiques par-delà les anathèmes que se jetaient mutuellement les institutions confessionnelles. Je ne me sens donc aucunement concerné par les condamnations solennelles du Vatican,

édictees en un temps où la franc-maçonnerie était à la pointe du juste combat contre l'hégémonie cléricale. Je mets sereinement ces imprécations au compte des excès qui furent alors le fait des deux camps, sachant que si la condamnation ecclésiastique n'a pas encore été abrogée, c'est simplement parce que mon Église a toujours mis des siècles à reconnaître ses erreurs historiques.

Ce qui importe ici est encore une fois ce qui passe en loge : pour le chrétien, la tenue maçonnique ne constitue en rien un ersatz de liturgie, car la maçonnerie n'est pas une religion de rechange. C'est d'ailleurs pourquoi elle reste compatible avec la foi chrétienne, car elle mobilise d'autres dimensions de l'être, d'autres facultés, d'autres exigences. En l'occurrence, le rituel maçonnique relève d'un sacré minimaliste, comme évoqué plus haut, d'un immanentisme, d'une horizontalité qui n'ont rien à voir avec l'aspiration verticale vers la transcendance qu'incarne la liturgie chrétienne. Horizontalité et verticalité non contradictoires, peut-être même complémentaires.

Dans le principal texte fondateur de la maçonnerie, les Constitutions d'Anderson (rédigées, soit dit en passant, par deux pasteurs), la seule exclusion expressément édictée consistait pour le franc-maçon à ne pas être un « athée stupide ». Expression ambiguë qui donna lieu à de vives polémiques, mais l'expérience de trois siècles a montré qu'il était tout à fait possible d'être un athée non stupide. Aujourd'hui, la vie partagée d'une loge maçonnique m'aide à devenir un croyant non stupide.

Jean-Charles Auque